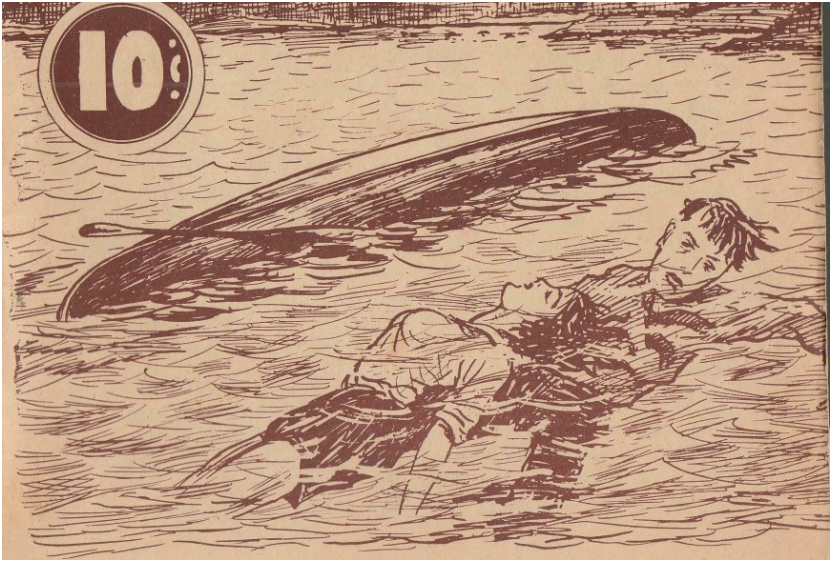


FIRMIN BIBEAU

Le chaste enlèvement



BeQ

Firmin Bibeau

Grand roman d'amour

Le chaste enlèvement

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 531 : version 1.0

Le chaste enlèvement

I

C'était une belle journée de juillet lumineuse et chaude.

Le soleil se baignait sur les eaux du Lac aux Quenouilles et mettait à la surface de l'onde des reflets d'argent pâle.

Ulric Bertrand goûtait toute la saveur d'une telle journée.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans à peine. Il travaillait à Montréal comme comptable pour une importante compagnie d'assurance.

C'était la première journée de ses vacances, qu'il était venu passer dans ce coin enchanteur de notre beau pays laurentien, sur les bords du Lac aux Quenouilles.

Tout autour de lui, les montagnes se dressaient, barrant l'horizon de leur masse de verdure et de roches.

La chemise ouverte sur la poitrine, le jeune homme agenouillé dans son canot avironnait, se dirigeant vers une pointe qui se dressait à un mille environ devant lui.

Son aviron frappa l'eau qui se déchirait comme une étoffe de soie moirée, pour se refermer aussitôt, en laissant derrière l'embarcation un sillage en forme de V.

Il goûtait pleinement la joie de vivre et pour que son bonheur fut encore plus grand, il pensait à ses compagnons de travail qu'il avait laissés à Montréal et qui, aujourd'hui, pendant que lui se reposait au sein de grande nature, devaient peiner derrière des comptoirs, dans des salles surchauffées à aligner des chiffres et à faire des calculs.

Il n'y avait que quelques embarcations sur le lac.

Elles étaient reconnaissables aux taches multicolores qu'elles faisaient sur le vert bleu de l'eau.

On était encore au début de la journée et

beaucoup, d'entre les gens en villégiature aux hôtels et aux diverses maisons de pension, faisaient la grasse matinée.

Soudain l'attention d'Ulric fut attirée par un cri.

C'était un cri de détresse.

Il se retourna et il aperçut à une centaine de pieds environ de l'endroit où il était une embarcation qui venait de chavirer.

Il aperçut en même temps une tête qui émergeait de l'eau et deux mains qui se crispaient sur les bords du canot renversé.

De toutes la force de ses bras il avironna dans la direction du sinistre.

Il parvint en assez peu de temps à rejoindre la naufragée. À présent il pouvait voir ses cheveux flotter à la surface de l'eau.

Il lança un cri d'encouragement, enleva à la hâte ses chaussures et se jeta à l'eau.

Ulric Bertrand était un bon nageur.

Il avait pratiqué cet art à la palestre Nationale

avec nos meilleurs instructeurs de natation et comme depuis plusieurs années il passait toutes ses vacances sur les bords des lacs du Nord, il avait eu l'occasion de pratiquer ce sport et de s'y perfectionner.

En peu de temps il rejoignit la jeune fille.

S'aidant du canot, pour nager, il la soutint et se dirigea vers la terre ferme.

*

Avec sa robe collée au corps et qui moulait ses formes harmonieuses et souples, la jeune fille était réellement très belle. Ses lignes étaient celles d'une statue. Elle le regarda et lui sourit. Sa main se tendit dans sa direction. Il la prit et la serra longuement entre ses doigts.

– Je ne saurais comment vous remercier, fit-elle.

Sa voix était harmonieuse et douce et possédait un petit accent berceur :

– Je n’ai fait, mademoiselle, que ce que toute autre personne, à ma place, aurait fait... Je vois que vous tremblez. Je vais essayer de vous faire un bon feu. Vous pourrez vous y faire sécher avant de retourner...

– Chez ma famille...

– Vous ne demeurez pas à l’hôtel ?

– Nous avons ici une villa où nous venons chaque année passer la belle saison... Ça s’appelle les « Bouleaux »...

– Alors vous êtes mademoiselle Pierlot ?

– Jeanne Pierlot...

– Ulric Bertrand, votre serviteur.

Les yeux qui étaient d’une couleur qui tirait sur le violet lui sourirent et il remarqua qu’il y avait au fond des prunelles une lueur de reconnaissance.

Il fouilla dans ses poches et en sortit son allumeur automatique.

Heureusement qu’il put faire fonctionner malgré le bain forcé qu’il avait pris et qui avait

mouillé ses vêtements.

Cela ne se fit pas sans difficultés mais à la fin sa patience fut récompensée.

Il ramassa quelques branches sèches et en fit un petit bûcher.

Le feu crépita puis se mit à ronronner à mesure qu'il l'alimentait.

Quand le brasier devint suffisamment ardent il en profita pour se faire sécher également.

De temps à autre, à la dérobée, il regardait la jeune fille. Plus il la regardait, plus il la trouvait jolie, désirable et belle.

Seulement, à deux ou trois reprises, un pli barra son front.

La personne qu'il avait devant lui et à qui il venait de sauver la vie était la fille de Jean-Louis Pierlot l'un des hommes les plus riches de Montréal. Elle était surtout la fille de Madame Pierlot qui passait dans la société pour une personne snob et des plus entichés de conventions sociales.

Bien que notre pays d'essence démocratique

les classes et les castes n'existent pas la famille Pierlot, qui tenait le haut du pavé, était très jalouse de ses prérogatives. Pour être admis chez les Pierlot il fallait bien des formalités.

Comment lui, simple petit comptable dans une compagnie d'assurances, pourra-t-il franchir les portes d'un salon aussi fermés ?

Car il s'apercevrait que cette jeune fille que la Destinée lui faisait rencontrer ne pourrait jamais lui être indifférente.

Il ne pouvait pas dire encore qu'il l'aimait.

Toutefois l'impression qu'il éprouvait d'être en sa présence ressemblait singulièrement à ce que les romanciers appellent le coup de foudre.

Il la contemplait sans parler.

Parfois leurs yeux se rencontraient. Un sourire alors se dessinaient sur leurs lèvres. Il s'enhardit et lui dit :

– Mademoiselle, j'aimerais que le coin de terre où nous sommes soit un coin de terre éloigné, loin de toute civilisation... Alors je pourrais vous avoir à moi, rien qu'à moi durant

des jours. Je pourrais vous servir et vous offrir un dévouement sans bornes.

Elle sourit :

– Monsieur Bertrand, vous êtes un peu romanesque. Dans notre époque si réaliste, le romanesque est vieux jeu.

– Seriez-vous désabusée à votre âge.

– Sachez que j'ai vingt-deux ans, que je suis bachelière es-art et que j'étudie la chimie depuis un an...

– Pourtant vous n'avez pas le physique de ce que Molière appelait les femmes savantes. Moi, je me suis toujours imaginé une femme savante comme un espèce de virago et qui a perdu la plus grande part de sa féminité...

– Comme cela vous ne me considérez pas comme un virago ?

– Si je vous disais ce que je pense véritablement de vous, si je vous donnais mon appréciation franche et nette de votre personne, vous m'accuseriez de vouloir trop vous complimenter...

– Dites-moi ce que vous pensez de moi...

– Je pense que vous êtes la jeune fille la plus adorable que j’aie jamais rencontrée...

– Vous n’avez pas dû sortir beaucoup...

– C’est ce qui vous trompe... Plus que vous ne pensez...

Le feu achevait de faire son œuvre réparatrice.

Une douce chaleur les enveloppait.

Des vêtements détrempés, une fine buée montait.

– Il faut que j’aille à la recherche de mon canot... Quand je dis « mon canot » c’est une manière de parler. Il appartient à l’hôtel où je suis descendu. Je me permets de sauter dans votre embarcation et de courir après la propriété d’autrui que j’ai laissé aller à la dérive. J’étais tellement absorbé dans votre contemplation que j’ai oublié qu’il y avait aussi une paire de chaussure dans ce canot... À tantôt... Heureusement que j’ai eu la bonne idée de garder un aviron avec moi...

– Et qui me dit que vous allez revenir ? Que

vous ne me laisserez pas prisonnière sur ce petit morceau de terre isolée...

– Vous connaissez pas vos charmes pour parler ainsi et vous ne savez pas à quel point j’y suis sensible...

– Alors soit ! Partez. Je vous attendrai...

Avant de sauter dans le canot il lui fit signe de la main.

Elle lui répondit.

Il lui semblait qu’il la connaissait depuis très longtemps, depuis toujours.

Pourtant ! si on lui avait dit la veille, ou ce matin même, qu’il connaîtrait bientôt la fille de Jean-Louis Pierlot et qu’il en deviendrait amoureux, il aurait été le premier à sourire d’une telle supposition.

C’était bien ce qui était arrivé.

La seule ombre au tableau était l’ignorance où il était de la réception que lui feraient les parents de la jeune fille.

Serait-il admis au nombre des gens qui

fréquentaient les « Bouleaux » ?

Comment le père, et surtout la mère, le considéreraient-ils ?

Allaient-ils le considérer comme un vulgaire aventurier qui voulait forcer leur porte et se faire admettre chez eux.

Allaient-ils lui offrir une récompense pour l'action qu'il venait d'accomplir et lui laisser entendre que, dorénavant, leurs relations devaient en finir là ?

Il chassa ces pensées.

Pour le moment, il ne voulait que s'abandonner à la joie qu'il éprouvait de pouvoir passer quelques heures en compagnie de l'être le plus charmant de la Création.

Jeanne était belle. Elle était très belle. Dans sa jeunesse ardente et qui ne doute d'aucun obstacle et des moyens de les renverser, il songea qu'il viendrait à bout de toutes les résistances.

Tant pis si Jeanne était riche. Il ne l'avait pas recherchée pour sa richesse.

Le hasard seul était l'auteur de leur rencontre,

Il bénit le hasard qui souvent fait bien les choses et espéra.

Qu'espéra-t-il ?

C'était très vague ce qu'il espérait.

Des visions indécises de bonheur se profilèrent devant ses yeux pendant qu'il voguait sur le Lac à la recherche de son butin perdu.

Il ne tarda pas bientôt à retrouver le canot.

Il le saisit par la corde assujettie à la pince et le remorqua jusqu'à leur asile temporaire.

La jeune fille était remise de ses émotions.

La chaleur du feu avait continué de faire son œuvre.

Les vêtements de Jeanne étaient maintenant sèches.

Le seul souvenir qui restait du bain forcé qu'elle venait de prendre résidait dans les plis irréguliers de sa jupe et le désordre de sa chevelure.

Elle lui sourit, dès qu'il mit pied à terre et ce sourire découvrit deux rangées de dents

régulières et blanches.

Il ne put s'empêcher de constater, un peu malgré lui, que ces dents n'étaient pas artificielles.

Elles n'étaient pas l'œuvre d'un dentiste habile, mais l'œuvre de la Nature.

D'ailleurs il n'y aurait rien de factice dans cette jeune fille.

Une idée lui traversa l'esprit.

Il en fit part à sa compagne :

Excusez, mademoiselle, ce que vous appellerez, peut-être mon impertinence. Je voudrais vous poser une question. Je viens de penser à quelque chose qui m'intrigue. Comment se fait-il que vous, qui êtes habituée à passer vos étés ici dans la somptueuse villa de votre père, sur le bord d'un lac, vous ne sachiez pas nager ?

— Mon cher ami, vous êtes indiscret. Je ne dirais pas que vous êtes impertinent... Je n'irai pas jusque là. Pourquoi toujours aller au fond des choses ? Dans la vie, il faut savoir prendre les événements tels qu'ils se présentent... Vous

regrettez votre sauvetage ?

– Moi ? Tout au contraire... Je voudrais que vous retombiez à l'eau une autre fois pour avoir le plaisir de vous sauver à nouveau.

– Vous êtes un grand enfant... Vous savez l'heure ?

Il consulta sa montre-bracelet.

– Onze heures et demie...

– Vous allez me reconduire chez moi... Je vous invite à luncher.

– Je ne voudrais pas m'imposer...

– Puisque je vous invite...

– Princesse ! vos désirs sont des ordres.

– Alors nous partons...

Il attacha son canot à l'arrière de l'embarcation de la jeune fille, l'assit en face de lui, et se mit à avironner.

– Je ne suis pas dans un état bien présentable, dit-il, pour accepter à luncher chez des gens aussi haut placés...

– Je suppose que vous allez ajouter : aussi riches... Mon cher ami, les conventions sociales n'existent que dans les romans et encore des romans de la fin du dernier siècle...

Le jeune homme ne répondit rien et s'absorba dans ses réflexions.

À quoi bon se tracasser à l'avance !

À quoi bon songer à demain !

Ne valait-il pas mieux savourer tout ce que la minute présente avait de charmes.

Il avironnait lentement voulant prolonger le plus longtemps possible le plaisir qu'il éprouvait de la contempler devant lui, au milieu de ce décor magique d'une nature en fête ?

Elle laissait pendre sa main hors du canot et l'eau passait entre ses doigts.

*

La Villa des Bouleaux aurait pu s'appeler d'une façon plus appropriée : le « Castel des

Bouleaux ».

C'était, en effet, un petit château bâti tout en pierre des champs et flanqué à son extrémité d'une tourelle dont la base sortait de l'eau.

Ulric accosta au quai et aida sa compagne à descendre.

Un chemin gravoyeux serpentait entre les lisières de gazon bien entretenues et que coupaient, par intervalles, des massifs de fleurs.

– C'est joli chez vous, remarqua-t-il tout haut. Vous habitez un vrai petit paradis terrestre.

– Vous trouvez ? Moi je m'ennuie ici. Je trouve ça trop bien entretenu, trop arrangé, trop symétrique...

– Nous n'avons pas les mêmes idées. Moi je trouve que c'est un vrai petit paradis et j'y passerais toute ma vie...

Il n'ajouta pas qu'il posait une condition à ce souhait.

Il passerait toute sa vie au Bouleaux... pourvu que... Jeanne soit là et qu'elle lui tienne compagnie...

Sur le perron de la véranda, une femme fit son apparition.

C'était madame Pierlot.

Elle embrassa d'un coup d'œil le désordre de la toilette de sa fille.

– Maman c'est Monsieur Bertrand,... j'ai chaviré et sans ce monsieur... eh bien tu n'aurais plus de fille ce soir.

Très digne, Madame Pierlot salua le nouveau venu.

– Monsieur, je vous remercie du service que vous avez rendu à ma jeune fille. J'espère avoir l'occasion de vous manifester ma reconnaissance... d'une façon tangible.

Ulric comprit qu'elle faisait allusion à une certaine somme d'argent qu'elle avait l'intention de lui remettre.

De cette façon, les relations se terminaient là et elle ne lui devrait plus rien ayant acquitté sa dette de reconnaissance.

Il y a des gens qui croient que l'on peut tout faire avec de l'argent, Madame Pierlot était de

ces personnes-là.

– Maman ! je me suis permis d’inviter Monsieur Bertrand à luncher avec nous.

La brave dame ne put faire autrement que d’acquiescer au désir de sa fille.

Cette dernière s’excusa pour aller réparer les dommages que le bain forcé avait causé à sa toilette.

Devant l’accueil qu’il devinait peu cordial, Ulric aurait voulu en faire autant.

Une force plus grande que sa volonté le retenait aux Bouleaux.

Cette force, c’était le désir impérieux qu’il éprouvait en lui de prolonger le tête-à-tête avec la jeune fille.

– Vous avez une bien jolie place, dit-il, à la dame de céans.

– En effet, nous avons une belle place.

Il y a des gens roués qui se disent que le meilleur moyen de conquérir une jeune fille est d’abord de faire le siège de la mère.

Bertrand décida de se montrer avec Madame Pierlot aussi aimable que possible.

Que lui dirait-il pour lui être agréable ?

Ne la connaissant pas encore, il ne savait pas quel était son point faible, ce que l'on appelle communément le défaut de la cuirasse.

Il demeura quelques instants sans parler.

Ce fut elle qui brisa le silence.

– Il y a longtemps que vous êtes au Lac aux Quenouilles ?

– Je suis arrivé d'hier seulement.

– Vous avez l'intention d'y séjourner longtemps ?

– Deux semaines environ.

Une légère grimace altéra ses traits. Il était clair que cette perspective lui plaisait médiocrement.

Il se croirait des droits à revenir aux Bouleaux.

Toutefois, elle fut assez maîtresse d'elle-même pour cacher aussitôt ses véritables sentiments.

Elle appuya sur une sonnette.

Une servante apparut.

– Vous me permettez de réparer un oubli. Après avoir été à l'eau aussi longtemps, vous devez avoir besoin d'un cordial. Qu'est-ce qu'on peut vous offrir ? Un verre de scotch ?... Un cognac ? Nous avons encore une réserve d'avant-guerre.

– Un cognac !

– Emportez-nous un cognac, Marie... Ou plutôt emportez en deux, un pour Monsieur, et un pour Mademoiselle Jeanne. Pour moi, une limonade...

– Bien Madame.

La servante sortit et reparut l'instant d'après avec un plateau chargé de verres...

Madame Pierlot servit elle-même son visiteur.

– Je vais attendre mademoiselle votre jeune fille.

Celle-ci arriva presque aussitôt ; elle avait revêtu une robe courte qui lui dégagait les

jambes et elle avait réparé le désordre de sa chevelure.

Tenant son verre à la main Ulric Bertrand salua et ensemble ils burent à la santé de « nos relations futures » comme avait dit le jeune homme.

Cette phrase n'eut pas l'heure de plaire à la mère. Elle posa quelques questions à Ulric, s'informa de sa famille, de ce qu'il faisait.

Le résultat de son enquête ne lui parut pas des plus satisfaisant.

Un petit comptable dans une compagnie d'assurances, ce n'était pas un compagnon bien idéal pour sa fille, héritière de la fortune Pierlot.

Comme beaucoup de mères, aveuglées par un faux amour maternel, elle veillait elle-même sur les fréquentations de Jeanne et quand un jeune homme ne lui plaisait pas, elle s'arrangeait pour l'empêcher, par un moyen ou par un autre, de retourner chez elle.

L'après midi tirait à sa fin.

Ulric Bertrand s'excusa et retourna à son hôtel se promettant bien de revenir le lendemain.

Avant de quitter Jeanne, il lui avait manifesté son intention de la revoir.

– Quand vous voudrez, avait-elle répondu.

– Demain.

– Soit. Je vous attendrai. Ça s'adonne bien. Maman sera absente pour la journée. Elle va à Montréal demain matin. Comme je serai seule il se pourrait bien que je m'ennuie.

– Alors nous nous ennuiérons à deux.

– Charmant.

– À demain.

– À demain.

Inutile de dire qu'après une journée aussi remplie et aussi mouvementée, Ulric Bertrand éprouva de la difficulté à s'endormir.

Dans l'obscurité de sa chambre une figure se

dressait, un visage adorable et exquis.

Le souvenir de Jeanne l'obsédait.

Il ne pouvait le chasser de sa pensée.

Il voyait distinctement ses yeux lui sourire. Il entendait sa voix, sa voix aux accents berceurs. Il éprouvait le désir de connaître la douceur de ses caresses et la volupté de ses lèvres sur les siennes.

Il dormit mal, ou plutôt il ne dormit pas du tout.

Trop d'émotions, dans une seule journée avaient agité son âme.

Il se roula dans son lit, incapable de fermer l'œil, incapable de jouir du repos bienfaisant que le sommeil apporte.

Il salua l'arrivée du soleil comme une délivrance.

Les rayons de l'astre pénétraient par sa fenêtre et dessinaient des arabesques sur le blanc de la muraille.

Il se leva, se vêtit et descendit dans le lobby de

l'hôtel attendre l'heure du déjeuner.

Il n'y avait encore personne à cette heure matinale.

Il sortit au dehors et se promena sur la large véranda, face au Lac.

Au bout de quelque temps, sa solitude fut troublée par l'arrivée d'un jeune homme qu'il avait rencontré la veille.

On le lui avait présenté sous le nom de Louis Gingras.

Il ignorait tout de lui, sauf que c'était un fils à papa ou un fils à maman. Il possédait un auto de bonne marque, et semblait n'avoir autre chose à faire dans la vie que de dépenser l'argent que d'autres avaient gagné avant lui.

Il pouvait avoir dans les vingt-deux ou vingt-trois ans.

Grand et mince, il était vêtu avec élégance, voire même avec recherche.

Il salua Ulric et engagea la conversation.

Comme il arrive la plupart du temps en pareil

cas, la conversation roula d'abord sur des banalités.

– Vous aimez votre séjour au Lac ?

Bertrand sourit :

– Il est un peu tôt pour me prononcer. Je suis arrivé depuis si peu de temps que je ne puis pas dire encore si je vais m'ennuyer ou si je vais me plaire ici... Vous êtes depuis longtemps à l'hôtel ?

– Depuis trois semaines.

– Vous avez l'intention de séjourner longtemps dans ces parages ?

– Chanceux !

Cela fut dit avec une expression de conviction telle que Louis Gingras ne put s'empêcher de regarder son interlocuteur :

– De la manière dont vous venez de dire ce mot, je conclus que vous enviez mon sort.

Ulric Bertrand se mordit la langue. Il venait de se trahir.

– Je dis « Chanceux ». Vous voyez ! c'est une manière de parler. Un homme est toujours

chanceux de pouvoir passer quelques mois à ne rien faire.

– Des fois c’est bien fatiguant de n’avoir rien à faire.

– Pas quand on a de l’argent pour satisfaire ses caprices. Je suppose que sous ce rapport vous n’êtes pas trop à plaindre. Si j’en juge par votre auto, vous ne souffrez pas de manque d’argent.

Louis Gingras se contenta de sourire :

– Mes parents sont nés avant moi.

Cyniquement, il avouait son peu de mérite à être possesseur du précieux numéraire qui lui permettait de satisfaire ses caprices.

Subitement, mu par un sentiment de curiosité qu’il n’était pas maître de cacher, Ulric Bertrand demanda :

– Vous connaissez mademoiselle Pierlot ?

– La belle Jeanne Pierlot ? Certainement. C’est une de mes bonnes amies. Nous nous connaissons depuis longtemps. Je vous avouerai même qu’elle constitue la principale raison de mon séjour au Lac Quenouilles.

– Ah !

Et Ulric Bertrand se mordit la langue une autre fois pour n'avoir pas su, plus que tout à l'heure, garder pour lui ses impressions et ses sentiments.

– Vous la connaissez ? demanda à son tour, Louis Gingras...

– C'est-à-dire que je l'ai rencontrée une fois...

– C'est un excellent parti. Très riche. Mais elle a une mère qui veille jalousement sur ses fréquentations. Elle a tellement peur qu'on courtise sa fille pour son argent, et à part cela, elle est tellement à cheval sur les conventions mondaines, que c'est toute une histoire que de sortir avec Jeanne ou même d'aller la voir chez elle.

Trouvant que la conversation avait suffisamment duré, Ulric chercha un prétexte pour y mettre fin.

Il consulta sa montre-bracelet.

La salle à manger était maintenant ouverte pour le déjeuner.

– Vous m'excuserez,... Il faut que je vous

quitte... J'espère que nous nous rencontrerons...

– Ici personne ne peut éviter personne.

*

Enfin l'heure arriva pour Ulric où il devait se rendre chez Jeanne Pierlot.

Il traversa le lac en canot et bientôt accostait sur la propriété : « Aux Bouleaux. »

Dès qu'elle l'aperçut, Jeanne vint à sa rencontre.

Elle était exubérante de jeunesse et de gaieté et en l'examinant, le jeune homme la trouva encore plus belle et plus désirable que la veille.

Des bribes de sa conversation avec Louis Gingras revinrent à sa mémoire.

Allait-il passer pour quelqu'un qui recherche une jeune fille à cause de la fortune paternelle ?

Tant pis si elle était riche.

C'était un obstacle qui ne l'empêcherait pas

d'aller voir aussi souvent qu'il le voudrait celle qui incarnait à ses yeux l'idéal féminin de la beauté et de la grâce.

– Vous avez passé une bonne nuit ? lui demanda-t-elle ?

– Je n'ai pas fermé l'œil.

Son rire fusa dans l'air, limpide et clair.

– Vous avez eu trop d'émotions hier, je suppose ?

– Vous supposez juste.

À son tour il rit du rire sain de la jeunesse consciente de sa force et des possibilités que l'avenir réserve.

Ils s'installèrent dans un coin du jardin sous une charmille. La vue, de cet endroit, était superbe et féérique.

– Je vous répète ce que je vous ai dit hier : Vous habitez un véritable paradis terrestre.

Le paradis terrestre était bien terne avant la faute d'Adam.

– Vous n'avez pas de pommes à m'offrir ?

– Y mordriez-vous à belles dents comme notre ancêtre commun, Adam ?

– Y a-t-il quelqu'un qui serait capable de résister aux charmes d'une Ève comme vous ?

La conversation roula entre eux, vive, animée, badine, avec de temps à autre une petite teinte de sérieux.

Vers trois heures de l'après-midi elle proposa d'aller se baigner dans le Lac.

– Vous avez apporté votre costume de bain ?

– Oui, il est dans le canot.

Un coin de la plage était aménagé en baignoire.

Il y avait des cabines pour se dévêtir et des tremplins avançaient dans l'eau pour permettre les plongeurs.

Sans songer qu'elle ne savait pas nager, il accepta la proposition.

La journée était chaude et l'eau paraissait si bonne qu'il n'y avait pas moyen de refuser.

Une fois qu'ils furent tous deux en costume de

bain, elle monta sur un palier à une quinzaine de pieds du sol et de là exécuta le plus beau plongeon que l'on puisse rêver.

Un nageur de profession aurait envié la sûreté et l'élégance de ce plongeon.

Le jeune homme la regarda, comme médusé.

Elle fendait l'eau comme une sirène. La natation n'avait pas de secrets pour elle.

Il se jeta à l'eau à son tour et nagea dans sa direction. Il l'atteignit bientôt et prit plaisir à l'enfoncer sous l'eau.

Puis simulant un sauvetage imaginaire il la ramena vers le rivage.

– Petit diabolotin ! dit-il. Et dire qu'hier, vous m'avez fait prendre un bain forcé pour vous sauver de ce qui paraissait une noyade quasi-certaine.

Elle le regarda.

Ses yeux brillaient d'espièglerie.

– C'était le moyen le plus pratique de vous connaître. Je ne pouvais décemment pas me

présenter à vous sans aucun prétexte, et vous dire : « Monsieur, je suis Jeanne Pierlot. J'habite aux Bouleaux et je brûle du désir de faire votre connaissance. Me feriez-vous la grande faveur de me dire votre nom. » Vous admettez que je ne pouvais décemment agir de cette façon ?

– Et pourquoi désiriez-vous faire ma connaissance ?

– Parce que je m'ennuyais... et que je voulais quelqu'un pour partager mon ennui.

– Et vous m'avez choisi comme victime ?

La voix devint plus sérieuse :

– Vous croyez que je n'ai qu'à faire un geste, qu'à lever le bout du doigt pour trouver le bonheur ? La vérité est que je m'ennuie terriblement. Les seuls jeunes gens que je reçoive habituellement sont des insignifiants qui n'ont d'autre mérite que d'être nés après leurs parents.

Ulric ne put s'empêcher de songer à Louis Gingras qu'il avait rencontré ce matin sur la véranda de l'hôtel.

En lui-même il éprouva un peu de pitié pour

cette jeune fille victime de la vanité maternelle.

En même temps, il éprouvait une sorte de contentement d'avoir été choisi par elle.

S'il est vrai que l'amour est contagieux et qu'il y a une prédestination qui fait que deux êtres sont destinés l'un à l'autre, il ne pouvait s'empêcher de bénir le bienheureux hasard qui lui avait inspiré de venir passer ses vacances aux Lac Aux Quenouilles.

Nous l'avons vu précédemment, Ulric Bertrand aimait Jeanne Pierlot.

L'amour était venu spontanément.

Étendus sur le sable chaud de la grève, ils causèrent longtemps ensemble, oublieux de ce qui n'était pas eux-mêmes.

Il lui raconta sa vie, les aspirations qu'il nourrissait dans le fond de son âme de sortir de la situation médiocre de l'heure présente.

À son tour, elle lui fit part de ce qu'étaient ses journées à elle.

Dès l'automne, elle reprendrait à l'Université ses études de Chimie.

– Il y a longtemps que vous êtes étudiante ?

– J’ai commencé mes études à l’Université l’an dernier seulement.

– Vous aimez la science ?

– Pas outre mesure. Cela me permet de m’évader, de fuir mon milieu.

Elle ajouta avec un soupir :

– Il y a des fois où la tyrannie maternelle me pèse horriblement.

– Rien ne vous oblige de vous y plier.

– Comprenez-moi bien. J’aime ma mère. Je la chéris. Je ne dirai pas que je l’adore. Mais je l’aime sincèrement. Elle est bonne. Seulement son orgueil est tellement grand et elle a la tête tellement enflée par la manie des grandeurs, que souvent elle me rend malheureuse.

– Il me semble qu’à votre âge, vous avez le droit de choisir vous même... vos amis... Vous avez droit au bonheur...

– Le bonheur ? Y croyez-vous au bonheur ?

– De toutes mes forces...

Les yeux de la jeune fille errèrent quelques instants dans le vide. Elle regardait, rêveuse, devant elle.

En cette minute elle était encore plus belle que jamais.

Le désir s'implanta chez Ulric de presser sur ces lèvres rouges et sensuelles, ses lèvres à lui, de boire ce qui était sa vie, de communier à tout ce qui était son âme.

Il tenait sa main entre la sienne.

La peau était douce, tiède et soyeuse.

Insensiblement, il se rapprocha d'elle. Il l'attira vers lui. Sa bouche se posa d'abord sur les yeux, elle descendit le long des joues puis leurs lèvres se scellèrent dans un baiser passionné et lent.

Il sentit les lèvres frémirent sous les siennes.

Elle répondait à son baiser.

Il desserra l'étreinte et lui dit à son oreille doucement, bien doucement :

– Jeanne, ma petite Jeanne, si vous saviez que

je vous aime !

Puis le silence régna entre eux.

Ils n'avaient plus rien à se dire. Ils se comprenaient sans parler. Ils vibraient à l'unisson.

Dans leur cœur une chanson montait ; c'était la chanson de leur jeunesse ardente.

Les destinées à jamais étaient scellées.

Une minute avait suffi pour qu'ils soient l'un à l'autre et cela pour toute la vie.

*

L'on dit couramment que les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

Il en est de même des individus.

Ulric Bertrand et Jeanne Pierlot vécurent deux semaines d'un bonheur calme et tranquille dans l'enchantement féerique d'un amour partagé.

Depuis ses années de couvent la jeune fille

avait l'habitude d'inscrire dans un cahier qu'elle tenait sous clef, les impressions de chaque jour.

C'était son journal intime.

Depuis qu'elle avait rencontré Ulric, tout ce qu'elle trouvait à écrire chaque soir, c'était ces deux mots : « Bonheur complet ».

Mais comme rien n'est éternel ici-bas et que les plus beaux jours ont une fin, comme les plus beaux rêves ont leur réveil, l'idylle qu'ils venaient de nouer se termina brusquement avec le départ d'Ulric pour la ville.

Ses vacances étaient terminées et il devait retourner reprendre sa prosaïque position dans le Bureau de la Compagnie où il était employé.

Le train qui le ramenait à Montréal partait à dix heures le matin de la petite gare du village de Saint-Luc, à deux milles du Lac aux Quenouilles.

C'était un lundi matin.

Il y avait affluence sur le quai de la gare.

Bien des gens s'en retournaient à la ville, après un « week-end » reposant dans ce pays à l'air vivifiant et aux paysages enchanteurs et

grandioses.

Elle était venue le reconduire elle-même, dans le petit Coupé crème que son père lui avait donné l'année précédente, comme cadeau de fête.

Durant le trajet de l'hôtel à Saint-Luc, ils parlèrent peu.

Une tristesse vague les enveloppait. C'était la mélancolie du départ qui les attristait.

Que leur réservait l'avenir ?

Il est toujours triste de partir et chaque séparation d'avec ceux que l'on aime est un arrachement brutal qui blesse et qui meurtrit.

Ils étaient arrivés depuis cinq minutes à peine qu'on entendit dans le lointain le sifflement nostalgique et prolongé annonçant l'arrivée du train.

Puis dans une courbe on vit apparaître la masse de fer de la locomotive traînant les lourds wagons de voyageurs derrière elle et crachant par son unique tuyau des jets de fumée.

Leurs valises à la main, les voyageurs se précipitèrent vers les portes dès que le train eût

stopper.

Des poignées de mains, des mouchoirs qu'on agite, quelques yeux qui s'essuient furtivement, quelques embrassades !...

La scène, toujours la même, se répétait à la gare de Saint-Luc, comme elle se répète à toutes les gares à l'arrivée et au départ des trains.

Ulric Bertrand étreignit Jeanne Pierlot entre ses bras et la tint serrée sur son cœur.

Que lui importait ce que les gens allaient dire et penser ?

Il n'y avait qu'une personne au monde pour lui. La foule disparaissait à ses yeux.

Il n'y avait qu'ELLE.

Elle ! c'était désormais sa raison de vivre, son unique raison de vivre.

De nouveau comme il l'avait fait l'autre après-midi sur la grève, il posa ses lèvres sur les siennes :

– Mon cher amour, lui dit-il, je penserai à toi tous les instants de la journée. Je t'écrirai tous les

jours.

– Moi aussi, je penserai à toi, tous les jours et à chaque heure du jour. Nous nous rencontrerons cet automne à Montréal. Et s’il y a des obstacles à notre amour, nous nous épouserons... secrètement, s’il le faut.

– Alors ! c’est à la vie à la mort !

– À la vie à la mort.

Il lui murmura une dernière fois à l’oreille :

– Jeanne ! ma petite Jeanne adorée. Je t’aime.

Le conducteur venait de lancer le dernier appel :

– All Aboard... All Aboard...

Ulric Bertrand desserra son étreinte et sans se retourner pour ne pas perdre courage, il sauta dans le train qui, déjà, se mettait en marche.

Cette vacance venait de marquer l’étape suprême dans sa destinée. Il partait vers la ville avec un grand amour en tête et en emportant le souvenir des heures exquisées passées dans l’enivrement d’un amour partagé.

*

Tant que le train ne fut pas disparu à l'horizon Jeanne Pierlot le regarda s'enfuir dans le lointain.

Il emportait dans ses flancs d'acier un peu de son cœur.

Pour la première fois dans sa vie elle avait connu l'amour, le véritable amour, celui qui balaie tout sur son passage et qui s'impose, tyrannique et puissant.

Elle remonta dans sa routière et, lentement, reprit le chemin de la villa paternelle.

Chemin faisant, elle récapitulait les événements qui venaient de se passer et qui devaient être si lourds de conséquences.

Ulric Bertrand était passé dans sa vie au moment même où, se sentant seule et lasse de cette vie qui était la sienne au milieu du luxe et des splendeurs qui l'entouraient, elle désirait s'évader de l'ambiance morale qui pesait sur elle.

Elle l'avait remarqué à l'hôtel, le soir même de son arrivée.

Ce soir-là, le spleen l'envahissait. Elle venait de rompre brutalement avec un jeune homme qui la courtisait depuis deux ans déjà, qu'elle croyait aimer, et qu'elle se rendait compte maintenant ne lui inspirait qu'un sentiment passager.

Elle s'était aperçu qu'elle ne l'aimait pas quand il lui avait proposé d'unir sa vie à la sienne.

Cette perspective de passer une vie entière en cette compagnie ne lui plaisait aucunement. Au contraire. Cela lui causait comme un sentiment inavoué de répugnance.

Il est vrai que Jules Dorval passait pour un beau parti, qu'il était riche et à la tête d'un commerce florissant.

Il avait trente ans.

Cette différence d'âge n'avait contribué en rien cependant dans la décision qu'elle avait prise de refuser l'offre qu'il lui faisait de son nom et de sa fortune.

Après ce refus catégorique, elle avait connu ce que peuvent être les orages domestiques.

Sa mère qui avait déjà accepté Jules Dorval comme gendre, était furieuse de la décision de sa jeune fille.

Elle était d'autant plus furieuse que cette décision, elle l'avait prise sans la consulter.

Elle passa sa mauvaise humeur sur le dos de Jeanne et lui fit d'amers reproches sur sa conduite.

L'amoureux éconduit, pour sa part, avait été parfait dans sa conduite.

Il avait pris congé très dignement, lui demandant de reconsidérer sa décision et l'assurant de son dévouement éternel.

– Je penserai toujours à vous avec douceur, avait-il dit. Je regrette seulement que vous ne puissiez me donner votre cœur en échange du mien. Quoiqu'il advienne, sachez que je serai toujours votre ami et que si jamais vous changiez d'avis à mon endroit, je vous attendrai et j'ouvrirai les bras bien grands pour vous recevoir.

Il lui avait donné la main :

– Permettez-moi de continuer à me considérer comme votre ami et de vous revoir de temps à autre.

Elle ne pouvait faire autrement que d'acquiescer à cette demande, d'autant plus que madame Pierlot insista tout particulièrement auprès de sa fille pour qu'elle se rende à ce désir.

Cela s'était passé au début de l'été.

Jeanne se sentait un peu coupable vis à vis de Jules Dorval. Elle se sentait coupable de l'avoir encouragé en lui permettant de la courtiser depuis si longtemps.

Mais quand elle vit Ulric Bertrand, elle comprit que ce jeune homme jouerait un rôle dans son existence.

C'est alors qu'elle avait machiné le petit complot dont il avait été la dupe.

Toute aventure nouvelle, dans les dispositions d'esprit où elle était, ne pouvait que lui occasionner une digression salutaire.

Ulric Bertrand était un assez bel homme.

Il était grand, taillé en athlète, avec ses cinq pieds dix pouces de taille, ses larges épaules et les muscles que l'on devinait sous le chandail de laine.

Il était sympathique et plaisait au premier abord.

En retournant chez elle Jeanne pensait à tout cela.

Elle pensait également que les semaines qui allaient suivre et qui la séparaient de son retour vers la ville, allaient lui paraître monotones et vides.

Elle croyait l'aimer sincèrement, de toutes les forces de son âme.

Ses yeux s'embuaient à l'idée de sa solitude nouvelle.

Sa solitude allait lui peser doublement parce qu'elle n'en pourrait la réserver à elle seule.

Des intrus, qu'elle devrait recevoir et à qui elle devrait sourire, allaient la profaner, cette solitude.

Parmi ces intrus il y avait Louis Gingras, qu'elle rangeait dans la catégorie des fâcheux et

qui, décidément, lui donnait sur les nerfs.

Il y avait aussi Jules Dorval qui reviendrait en week-end.

Se sentant un peu coupable envers lui, il lui faudra se montrer aimable en sa présence, d'autant plus que Jules Dorval était en relations d'affaires avec son père et que sa mère ne renonçait pas à son projet de l'avoir comme gendre...

II

L'été est chose du passé.

L'automne est venu et comme il était venu, l'automne est disparu à son tour.

Puis ce fut l'hiver et maintenant le printemps.

De nouveau les bourgeons ont fait reverdir les arbres.

Bien des événements se sont écoulés dans l'intervalle.

Le beau roman que s'était édifié Ulric Bertrand s'est écroulé comme un château de cartes ?

Tout est rompu entre Jeanne Pierlot et lui. Elle lui a signifié son intention bien arrêtée d'épouser Jules Dorval.

Il a essayé de l'attendrir, de la faire revenir sur sa décision.

Ce fut peine perdue. Elle lui a dit que sa décision était irrévocable. Il a eu beau faire surgir du passé les heures d'ivresses qui leur appartenaient en commun, elle est demeurée inflexible, cruellement inflexible.

Cela s'est produit quelque temps avant les fêtes, et, au réveillon qui eut lieu chez les Pierlot, le matin de Noël après la Messe de Minuit, Jeanne a annoncée elle-même, son prochain mariage et les fiançailles qui en étaient le prélude.

Les journaux ont mentionné l'affaire.

Le portrait de la fiancée et du fiancé ont paru dans les pages mondaines des grands quotidiens, tant ceux publiés en anglais que ceux publiés en français.

Devant l'insistance d'Ulric à vouloir la revoir elle a condamné sa porte.

Elle a refusé de lui répondre, même au téléphone.

Comment tout cela s'était-il produit ?

Il y a un proverbe qui dit que « ce que femme

veut, Dieu le veut ».

Madame Pierlot ne s'était pas considérée comme battue.

Savamment, graduellement, elle avait empoisonné le cœur et l'esprit de sa jeune fille.

Le poison installé goutte à goutte avait fini par faire son œuvre.

Elle avait montré Ulric Bertrand comme un vulgaire aventurier qui en voulait surtout à sa fortune.

Le doute avait fait son chemin.

Quel sera l'avenir de Jeanne avec un petit commis de bureau sans espoir de promotion ?

Ce qu'elle ne dit pas et ce qu'Ulric n'eut pas l'occasion de dire à Jeanne c'est que ses patrons reconnaissant ses qualités, venaient, de le nommer à un poste important et que ce poste lui avait permis d'obtenir une augmentation substantielle de salaire.

Plus que cela, madame Pierlot qui ne reculait devant rien pour arriver à ses fins, avait engagé un détective privé pour faire une enquête sur le

passé du jeune homme qui se permettait de courtiser sa jeune fille sans avoir obtenu au préalable sa permission à elle.

Le détective avait trouvé en fouillant le passé d'Ulric, qu'il avait eu, il y avait quatre ans de cela, une aventure, avec une fille qui servait les tables, dans le restaurant où d'ordinaire, il allait prendre ses repas.

Plus qu'une aventure, ç'a avait été une liaison.

Cette liaison avait duré six mois.

Le détective avait pu localiser la jeune fille. Celle-ci, grassement payée, avait consenti à se départir de quelques lettres d'amour qu'elle conservait encore parmi les reliques d'un passé déjà lointain et proche tout à la fois.

Ulric avait vingt-deux ans à l'époque et avec l'insouciance inhérente à cet âge, et, sans se soucier des conséquences possibles ou probables, il avait écrit des lettres compromettantes qu'il avait oublié de dater.

Madame Pierlot avait profité de cette particularité pour faire croire à Jeanne que,

pendant que Bertrand la fréquentait, il filait clandestinement le parfait amour avec une fille de table.

Jeanne avait d'abord refusé de croire ce qu'on lui disait mais devant des preuves si irréfutables elle avait dû se rendre à l'évidence. Elle avait donc signifié son congé à Ulric lui demandant, lui ordonnant même de ne plus tenter quoi que ce soit pour la revoir.

Il y avait déjà quatre mois que cette rupture s'était produite.

Ulric Bertrand n'avait pas voulu en prendre son parti. Il n'avait pas voulu se résigner à son sort.

Il aimait Jeanne.

Il l'aimait de toutes les forces de son âme, il l'aimait de toute l'ardeur de son être physique.

Elle lui était devenue nécessaire comme l'air qu'il respirait.

Au lieu de s'atténuer avec le temps, son amour devenait plus fort, plus impérieux.,

Parfois il détestait la jeune fille. Il la méprisait

pour sa lâcheté devant la vie. Il entraît alors dans des colères froides et impuissantes contre celle qu'il accusait d'être la cause de tous ses malheurs.

Ulric Bertrand possédait un ami sincère dans la personne de Jos Lamothe qui était son aîné de six ans.

Jos Lamothe était un être curieux. Il était à la fois réaliste et pratique aussi bien que sentimental et romanesque.

Bertrand lui avait conté ses peines et ses chagrins et il y avait compati.

– Tu l'aimes encore ? lui dit-il, un soir qu'ils causaient ensemble tout en vidant une bonne bouteille de vin vieux.

– Plus que tout au monde.

– Et cependant, tu te résignes à l'idée qu'elle devienne dans quelques mois la femme de Jules Dorval ?

Ulric serra les poings :

– Je ne me résigne pas à cette idée bien que cette solution me paraisse inévitable.

– Si tu n’as pas le courage de lutter pour la femme que tu aimes tu n’es pas digne de la posséder.

– Que veux-tu que je fasse. Elle ne veut pas me recevoir. Elle ne veut même pas me répondre quand je l’appelle au téléphone.

– Parce que tu ne sais pas t’y prendre. Tu agis toujours avec elle comme si tu étais l’amoureux transi. Tu l’importunes de tes attentions. Il faut te montrer indépendant...

– Et après ?

– Tu as déjà lu des romans de cape et d’épée ? Tu sais que, quand le héros ne pouvait avoir la femme de ses rêves, il l’enlevait tout simplement... Eh bien ! enlève-la.

– Tu es fou ! Nous ne vivons pas un roman. Ce qui nous arrive est une réalité.

– Il n’y a que dans les romans que les braves mères de familles sont à cheval sur les conventions sociales... Puisque la famille Pierlot veut agir comme dans les romans, combats les volontés maternelles en te servant des mêmes

tactiques.

Après avoir repoussé l'idée comme saugrenue, Ulric Bertrand finit par l'adopter, après avoir pris quelques verres de vin.

Il était prêt à tout.

Il est vrai qu'il courait un grand risque. Mais Jeanne n'était-elle pas majeure, et la connaissant comme il la connaissait, il savait pertinemment qu'elle n'irait pas se vanter de son aventure.

Ce serait la couvrir de ridicule et jeter le discrédit sur sa famille et sur son fiancé. Il aurait à encourir la colère du père Pierlot et du futur époux. En somme que pouvaient-ils faire contre lui ?

Se servir de leur influence pour lui faire perdre sa position ?

Il n'était pas en peine d'en trouver une autre.

Plus il y pensait plus il trouvait que la suggestion de Jos Lamothe avait du bon sens.

Il décida d'y donner suite et ensemble, ils élaborèrent des plans pour sa réussite.

*

Ulric Bertrand voulait d'autant plus mettre son projet à exécution que, si sa sensibilité était blessée, son orgueil l'était également.

C'était le premier échec sérieux qu'il avait connu dans sa vie et s'il ne le surmontait pas, les répercussions en pourraient être plus importantes qu'il n'était tenté de se l'imaginer.

Il se devait à lui-même de prendre sa revanche sur Jeanne.

Il laissa les semaines passer sans donner de ses nouvelles.

Pour réussir son projet, il lui fallait être patient. Il ne fallait rien brusquer. Un seul faux pas pouvait tout compromettre.

Un soir, il lui téléphona. Il la surprit hors de ses gardes. Ce fut elle-même qui vint répondre. Il s'excusa de son insistance passée à vouloir la revoir.

Il s'humilia presque devant elle, le sollicita la faveur de la revoir, ne fut-ce qu'une fois.

– Voyez-vous, Jeanne, j'ai eu des torts envers vous. Aujourd'hui je me rends compte de ma folie. Nous n'étions pas fait l'un pour l'autre. Nous n'appartenons pas au même milieu et votre mère avait raison de vous ouvrir les yeux.

À l'autre bout du fil, il y eut silence.

Il poursuivit en tâchant de rendre sa voix aussi indifférent qu'il pouvait :

– Nous avons fait un beau rêve. Peut-être pas vous, mais moi. Vous rappelez-vous ce vers de Victor Hugo dans *Ruy Blas* ou *Hernani* : « Je suis le ver de terre, amoureux d'une étoile. » J'ai été ce ver amoureux d'une étoile. Je voudrais que rien n'empoisonne le souvenir de nos relations passées. J'ai été sot de vous importuner. Je voudrais tant que vous me pardonniez et qu'à votre tour vous ne gardiez pas un mauvais souvenir de moi...

– Je conserve un très bon souvenir de vous...

Il comprit, à l'intonation de la voix, qu'elle

disait cette phrase des lèvres seulement, que son cœur n'y était pas.

– Pour me prouver que ce que vous me dites est la vérité, me permettez-vous de vous revoir une fois, une seule fois ? Je vous remettrai comme gage de mes bons sentiments à votre endroit, les lettres que vous m'avez adressées et en retour vous me remettrez les miennes.

Il sentit qu'elle hésitait. Il se fit plus pressant.

– Vous ne pouvez me refuser cette faveur. C'est la dernière que je vous demande... Nous irons dîner ensemble. Je connais un petit coin charmant, non loin de Montréal, où nous serons à notre aise pour causer. Nous y serons seuls à l'abri de tous les indiscrets.

Finalement, elle accepta :

– Je vous remercie Jeanne. Je vous appellerai... tenez... lundi prochain... Ça vous va ?... Nous nous donnerons rendez-vous quelque part et personne ne saura que vous êtes sortie avec moi... Vous savez que j'ai fait l'acquisition d'une voiture ?

Il ne lui dit pas que l'auto appartenait à Jos Lamothe qui la mettait à sa disposition pour tout le temps dont il pourrait en avoir besoin.

Quand il raccrocha le cornet acoustique, Ulric se frotta les mains d'aise. Le stratagème marchait à merveille et il ne doutait pas qu'il réussirait dans sa folle entreprise.

*

C'était un soir très doux, un soir des débuts de l'été.

La nature était invitante.

Jeanne Pierlot avait acquiescé à sa demande et une heure après son appel, il la rencontrait à l'intersection de deux rues.

Il avait emprunté pour la circonstance, l'auto de son ami et comme c'était une voiture assez dispendieuse, elle ne put s'empêcher de lui en faire la remarque.

Il répliqua avec une sorte de vanité enfantine :

– Vous savez... ou plutôt vous ne savez pas... que j'ai eu une importante promotion au bureau et que mon salaire a été considérablement élevé... Comme un bonheur n'arrive jamais seul, et que d'autre part, il y a un proverbe qui dit : Malheureux en amour, heureux au jeu, j'ai voulu exploiter ma chance jusqu'au bout. L'un de mes amis m'avait suggéré de placer toutes mes économies sur certain stock listé à la Bourse... J'ai joué sur marge... Et j'ai réalisé un gain de plusieurs points...

Toute cette histoire était inventée de toutes pièces mais dans les circonstances, elle ne pouvait manquer de produire un bel effet.

Elle monta à ses côtés.

– Je connais dans le Nord un petit hôtel épatant où on mange très bien et où il y a encore du bon vin... Ça vous irait...

Elle lui sourit :

– Cette soirée vous appartient. Comme c'est la dernière que nous passons ensemble...

– J'aurais l'illusion qu'il n'y a rien de changé

dans nos relations. Ce sera un bonheur d'un soir mais il y a des bonheurs dont le souvenir suffit à parfumer tout une vie.

L'auto roula, fuyant la ville, vers le nord pittoresque ou les montagnes dans le crépuscule, qui bientôt étendit son voile sur la nature entière, prenaient des teintes fantastiques.

La route de macadam se déroulait devant eux comme un ruban gris entre le vert sombre des champs.

Ils ne se parlaient pas ou si peu que les mots qu'ils disaient brisaient à peine le silence. C'étaient des phrases banales et conventionnelles.

Il aurait semblé parfois qu'il y avait un peu de gêne entre eux.

À la dérobée, elle jettent un regard dans sa direction. Elle remarquait alors qu'il y avait dans ses yeux une fixité étrange qui l'intriguait.

Elle la mit bientôt sur le compte de l'émotion qui ne devait pas manquer de l'empoigner. Être en présence de la femme que l'on a adorée et être avec elle pour la dernière fois, il y avait

certainement matière à manifester de l'émotion.

Il arrêta sa voiture devant un hôtel de pierre encadré dans les arbres près d'une rivière aux eaux rougeâtres.

La place lui parut idéale pour un souper en tête-à-tête.

Durant le souper, il essaya d'être gai, de faire de l'esprit. Il en fut pour ses frais. Sa gaité tomba à plat devant l'air distant et distrait de la jeune fille.

À quoi songeait-elle ?

Songeait-elle au passé et le regrettait-elle ?

Quand le repas fut terminé il remonta en voiture, elle à ses côtés. Il lui proposa d'aller plus avant vers le nord.

– Qu'importe que nous rentrions un peu plus tard, lui dit-il. Me m'avez-vous pas accordé cette soirée ? Et puis le soir est si beau, avec cette lune qui se joue sur les montagnes...

Elle sourit de son sourire espiègle d'autrefois qu'elle retrouvait.

– Aux condamnés à mort on accorde tout ce qu'ils veulent la veille de leur exécution. Je vous ai dit que ce soir, le dernier que nous passions ensemble, vous appartenait...

– Après je n'aurais plus qu'à mourir, répondit-il sur le même ton.

Dans la nature qui commençait à s'endormir, la paix était si grande, que toute jeune fille, même la moins romanesque, aurait désiré prolonger la promenade commencée.

L'auto grondait, animée d'une vie trépidante et fébrile.

Elle grimpait les côtes comme en se jouant.

Les miles toujours plus nombreux s'ajoutaient aux miles et augmentaient la distance entre la ville et eux.

Maintenant la nuit était tombée.

Il ne subsistait du crépuscule qu'une traînée d'or qui s'estompait avant de disparaître au fond de l'horizon.

La lune se montra dans le bleu du firmament.

Elle était pâle et blanche et projetait sur le paysage environnant une lueur falote.

Et l'auto roulait toujours, de nouveaux miles s'ajoutant à ceux déjà parcourus.

Les minutes avaient fui. Elles devenaient maintenant des heures.

Jeanne Pierlot commença à s'inquiéter de la distance toujours de plus en plus grandes qui les séparait de Montréal.

– Il serait temps de rentrer, dit-elle, de rebrousser chemin.

Il ne répondit pas.

Un sourire énigmatique erra sur ses lèvres.

Elle répéta sa demande une autre fois.

Il la regarda et vit dans ses yeux une lueur d'inquiétude.

– Tantôt, dit-il. Je connais un autre chemin. Nous y arrivons. Au lieu de refaire le même trajet en sens inverse, nous reviendrons par un autre chemin. D'ailleurs la lune prend de plus en plus de force et tout à l'heure nous distinguerons le

paysage presque comme en plein jour.

À quelques milles plus loin, une route en effet s'offrait à eux.

C'était comme il l'avait dit, une route peu fréquentée. Elle était étroite et entre les marques des roues, l'herbe poussait. Elle gravissait une montagne, et on ne distinguait aucune maison dans les alentours.

Il s'y engagea :

– Ça ne m'a pas l'air d'une route bien sûre pour s'y aventurer à cette heure-ci de la nuit.

– Vous n'avez pas peur, je suppose ? Pas en ma compagnie ! J'aimerais devenir une autre fois votre sauveur.

– À condition que le danger ne soit pas plus grand que la dernière fois.

– Vous faites erreur, le danger était très grand la dernière fois. Il a été grand, surtout pour moi. Il a été si grand que j'y ai succombé...

Les grenouilles faisaient entendre leur chant aigre.

Quand on passait près d'une baissière ou d'un marécage, le chant allait en s'amplifiant et l'on aurait dit alors qu'il y avait des milliers et des milliers de grenouilles qui chantaient à leur façon, leur joie de vivre.

Il y avait déjà plusieurs milles qu'ils faisaient sur ce chemin quand elle lui demanda :

– Savez-vous au moins où vous allez ? Nous avons beau rouler et rouler nous sommes toujours dans la même sauvagerie.

Il répondit cette fois sur un ton dur :

– Je sais fort bien où je vais.

Étonnée, elle lui dit :

– Vous êtes bien mélodramatique. Est-ce que le décor agit sur vous ?

– Peut-être.

Malgré toute sa bravoure elle ne put s'empêcher d'éprouver une vague sensation de malaise.

À quelle heure allait-elle rentrer à la ville ? Il y avait bien près de deux heures qu'ils roulaient.

A la vitesse dont il allait, elle pouvait supposer qu'ils avaient déjà parcouru plus de cent milles.

Et s'ils allaient subitement manquer d'essence dans ce chemin éloigné et solitaire ?

Il se mit a fredonner un air de Rigoletto :

Femme est volage.

Et varie bien souvent.

Et fort peu sage.

Qui s'y fie un instant...

Agacée, elle lui dit, sentant bien qu'il y avait une allusion à sa conduite dans l'air qu'il affectait de fredonner.

– Vous pourriez peut-être trouver un autre air que celui-là ?

– Ne le trouvez-vous pas approprié !

– Je ne vous savais pas aussi...

– Aussi quoi ?

– Ce que vous voudrez... Vous aurez eu le don

de gâter le dernier voyage que nous ferons ensemble et de me faire regretter d'avoir accédé à votre désir...

Il cessa de chanter.

Jeanne crut remarquer que le chemin obliquait vers le nord.

Ils s'éloignaient davantage de leur point de départ. Elle lui fit part des craintes qu'elle nourrissait.

Elle regrettait d'avoir accepté de l'accompagner et, chose curieuse, elle éprouvait d'être en sa compagnie une impression de sécurité.

L'âme féminine a, dans ses replis, de ces inconséquences inexplicables.

– Nous faisons fausse route, lui dit-elle. Je crois que nous nous éloignons encore davantage.

Laconique, il répondit :

– Je le sais.

Et il ajouta, presque brutal :

– Nous ne retournerons pas en ville ce soir.

Elle comprit brusquement dans quelle situation elle se trouvait, comme elle comprit qu'elle était totalement à sa merci.

Elle ne pouvait songer à refaire seule, le trajet parcouru. Depuis des milles et des milles, aucune habitation ne s'était offerte à leurs yeux.

Pourtant Ulric Bertrand ne lui faisait pas peur. Il ne l'effrayait pas. Malgré sa conduite plutôt étrange, elle ne redoutait pas les conséquences de cette équipée.

Il n'y avait qu'une chose qui l'inquiétait.

Comment sa famille et les siens prendraient-ils cette aventure ?

Cette absence forcée et ce séjour dans le nord, seule avec un jeune homme, n'allait-il pas la compromettre, la compromettre à jamais ?

À leur gauche à quelques cents pieds du chemin la blancheur d'un chalet se dessinait sur la masse sombre d'une montagne proche.

C'était la résidence d'été de Jos Lamothe que ce dernier avait mise à la disposition d'Ulric.

L'auto s'engagea dans le sentier cahoteux et

stoppa près de la porte.

C'est ici que vous demeurerez jusqu'au jour où vous consentirez à devenir ma femme.

Elle éclata de rire, mais il y avait un peu d'hystérie dans son rire :

– Vous êtes bien romanesque ce soir, Ulric ? ne trouvez-vous pas que la plaisanterie a suffisamment duré et qu'il est temps que nous rentrions ?

– Je n'ai jamais été plus sérieux de ma vie. Je vous ai dit une fois que j'étais à vous à la vie à la mort. Vous m'avez fait le même serment.

Comme je ne puis me faire à la pensée de vous perdre, j'ai recouru aux grands moyens...

– Vous n'avez pas songé que vous me compromettiez ?

– Je ne demande pas mieux que de réparer le mal que je vous aurai fait. Quand un homme compromet une jeune fille et qu'il est un homme d'honneur, il l'épouse. Je suis prêt à vous épouser.

La colère s'empara d'elle. Elle aurait voulu se

jeter sur lui. lui labourer la figure de ses ongles.

– Je vous déteste, dit-elle.

Il enleva le contact de l'auto, déposa la clef dans sa poche.

Le temps venait de se couvrir. Une nuée creva et la pluie tomba, torrentielle.

Il lui saisit le bras et en courant, l'amena vers le chalet. À l'aide de son projecteur il fouilla l'obscurité. Il découvrit bientôt ce qu'il cherchait ; la lampe à acétylène qu'il alluma et qui inonda l'intérieur du chalet de sa lumière blanche et crue.

L'ameublement était rustique mais confortable.

Au milieu d'un pan de la muraille, il y avait une immense cheminée de pierre que dominait une tête d'orignal. Par terre, en guise de tapis, il y avait des peaux d'ours et autres dépouilles de gibier sauvage.

Graduellement elle recouvrait son sang froid qu'elle venait de perdre.

L'insolite de la situation l'amusait.

– Ainsi, c’est un enlèvement ?

– C’est le seul moyen qui me restait de vous reconquérir. J’ai décidé de vous avoir à moi, toute à moi et rien ne me répugnera pour arriver à cette fin.

– Et si je vous disais que vous en serez pour vos frais... que je ne vous épouserai jamais...

– Je vous répondrai qu’il ne faut jamais dire : Jamais.

La pluie venait de cesser. Ce n’avait été qu’une averse. Il ouvrit la fenêtre. Mi-sérieux, mi-badin, il dit :

– Avouez au moins que c’est romanesque : un enlèvement au clair de lune. Il y a bien des jeunes filles qui voudraient être à votre place.

– Vous n’êtes qu’un impertinent et vous paierez cher cette humiliation.

Il se leva, ouvrit une porte :

– Voici votre chambre. Si vous avez peur de moi, vous pourrez pousser le verrou. Maintenant, bonsoir. À demain matin.

Il s'approcha d'elle et sans qu'elle eut pu s'en défendre il l'embrassa.

– Laissez-moi, cria-t-elle.

Elle se dégagea de l'étreinte et le souffleta en pleine joue de toute la force de son bras.

Un instant, il demeura figé, comme cloué au sol. Puis il se mit à rire.

– À demain, ma petite panthère...

La porte se referma avec éclat. Un bruit de clef dans la serrure suivi du bruit mat de la chute d'un corps sur un lit. Et ce fut le silence.

*

Le jour entrait par les carreaux de la fenêtre quand Jeanne Pierlot se réveilla.

Dans son cerveau encore embué de sommeil, les idées étaient brouillées, confuses. Elle dut faire un effort pour se rappeler les événements de la veille. Ainsi ce n'était pas un rêve qu'elle avait vécu ?

Elle décida de tenir tête à l'homme qui la tenait prisonnière et à ne pas lui céder.

Toutefois, elle ne pouvait s'empêcher de trouver un certain piquant à l'aventure. À condition toutefois qu'elle ne se prolonge pas trop longtemps.

Quand elle pénétra dans la pièce principale, il n'y avait personne.

La porte était fermée à clef. Il n'y avait pas moyen de se sauver d'autant plus que l'auto était disparu.

Une heure plus tard, Ulric retournait à la cabine. Il tenait à la main des colis pleins de provisions :

– Vous avez bien dormi, demanda-t-il ?

Elle ne répondit pas et le regarda. Il y avait une interrogation dans ce regard.

– Vous vous demandez comment tout cela va-t-il finir ? Je vous l'ai déjà dit. Quand vous m'aurez promis de m'épouser... Votre famille ? Soyez sans crainte. Au cas où ils seraient inquiets de votre disparition et ordonneraient des

recherches, j'ai téléphoné à vos parents en votre nom, leur disant que vous étiez parti en voyage et que vous ne saviez pas quand vous reviendriez.

*

La journée était radieuse.

Il proposa une promenade en canot, sur le lac.

– Vous pourriez peut-être faire chavirer l'embarcation. Cela me fournira une autre occasion de vous sauver la vie et d'avoir droit à votre reconnaissance.

Ce rappel du passé l'émut, malgré elle.

Il l'installa en avant de lui, et comme l'été précédent, sur le Lac aux Quenouilles, il s'agenouilla dans le canot et avironna tout en la regardant, tout en la contemplant.

De temps à autre, il lui rappelait les beaux jours qu'ils avaient vécu ensemble. Il faisait surgir, d'un passé récent toute la poésie qu'il avait connue.

Ce rappel ne pouvait la laisser indifférente. Un sentiment qu'elle croyait mort renaissait en elle. La solitude sauvage, farouche, les environnait de toutes parts.

Le jour passa vite... et avec lui, d'autres jours...

*

Malgré ses instances, elle ne voulait pas consentir à ce qu'il exigeait d'elle : la promesse formelle de l'épouser dès leur retour à la ville.

Elle ne voulait pas céder, mais petit à petit, elle s'habitua à cette situation et commençait à y trouver un attrait qui n'était plus l'attrait de l'imprévu.

Elle regrettait la décision prise autrefois de l'écarter de sa vie.

Elle regrettait de s'être abandonnée aux suggestions de sa mère et d'avoir rompu des liens qui constituaient le charme même de sa vie.

Toute la haine qu'elle paraissait nourrir à son endroit n'était qu'une haine de surface.

Malgré les circonstances il était convenable en tout et n'avait jamais tenté d'abuser de la situation. Sa conduite était irréprochable.

Fallait-il qu'il l'aime pour recourir à ce moyen extrême de la reconquérir !

*

Il y avait une semaine que durait cette captivité.

Jeanne Pierlot ne voulait pas céder. Ulric Bertrand, non plus, ne voulait pas abandonner la partie.

L'orgueil élevait entre ces êtres jeunes, si faits pour s'entendre, une muraille.

Toutefois, lui, savourait tout ce que l'heure avait d'ivresse, comme il l'avait fait jadis.

Vivre auprès d'elle, respirer le même air qu'elle respirait, se baigner les yeux du même

paysage qu'elle contemplait, n'était-ce pas du bonheur ?

Ils commençaient à être tous les deux de cette lutte stérile où s'épuisaient leurs forces de résistance.

Elle était forcée de s'admettre qu'elle l'aimait encore et qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer.

Un soir, comme la lune se jouait au travers des arbres, et dessinait de grandes lignes d'or sur la surface sombre de l'eau, il lui dit :

– Jeanne... Vous savez que je vous aime... Vous savez que je vous adore comme je n'ai jamais aimé ni adoré une autre femme...

– Et ces lettres ?

– M'en voudrez-vous toujours pour un péché de jeunesse... Si vous saviez comme c'est loin tout cela...

Pour la première fois depuis qu'ils étaient ensemble leurs voix étaient sérieuses et graves.

– Vous dites que vous m'aimez et cependant vous n'avez pas hésité à me compromettre. Dans votre égoïsme, vous ne pensiez qu'à vous. Vous

ne vous occupiez pas du mal que vous pouviez me faire... Vous ne vous souciez de me faire perdre ma réputation...

– J’ai eu tort, Jeanne. Demain vous serez libre. Nous retournerons à Montréal. Jamais je ne réapparaîtrai dans votre vie... Ses lèvres frémissaient. Une émotion nouvelle l’envahissait. Il se maîtrisa.

*

Seule dans sa chambre, Jeanne pensait aux paroles que le jeune homme lui avait dites ce soir.

Il n’y avait plus de haine dans son cœur.

Tout au contraire, l’amour s’y épanouissait.

Des larmes montèrent à ses yeux et ces larmes n’avaient rien d’amer. La révélation était en elle qu’il l’aimait plus que tout au monde.

Cette équipée ridicule et folle, elle l’excusait...

Elle aurait voulu qu’elle se prolonge indéfiniment.

Pourquoi avait-elle écouté la voix des conventions mondaines au lieu d'avoir écouté la voix seule de son cœur ?

Elle demeura longtemps étendue sur le lit éveillé à faire des rêves d'or continuèrent à tisser pour elle la trame harmonieuse d'un bonheur ininterrompu.

Quand elle retrouva Ulric, le lendemain matin, il lui parut préoccupé et triste.

Les traces de l'insomnie se révélaient dans l'étirement des traits.

Sa joie à elle faisait un contraste avec la mélancolie qui l'envahissait.

Il nota ce détail et son chagrin devint plus lourd à supporter. Elle exultait sans doute de la victoire qu'elle venait de remporter.

À plusieurs reprises, il lui avait ouvert son cœur.

Elle, jamais.

Elle ne l'aimait pas : elle ne l'aimerait jamais.

Tout le jour, il fut taciturne. Il vaqua aux

préparatifs du départ prochain.

À quelques reprises elle essaya d'amorcer la conversation.

Croyant qu'elle voulait jouir de son triomphe, il la fuyait.

Au soir tombant cependant, pendant qu'ils étaient assis tous les deux sur la véranda et qu'ils regardaient mourir le jour dans un apothéose de couleur, il lui dit :

– Jeanne, je ne croyais pas vous aimer comme je vous aime. Je vous demande pardon de tout ce que je vous ai fait. J'espère que les conséquences ne seront pas trop graves. Le bonheur que ces quelques jours passés à vos côtés me faisaient entrevoir, je vous l'immole... Je ne voudrais pour rien au monde, vous voir malheureuse. Je vous aime plus que moi-même. Mon orgueil que vous me reprochez, je vous l'immole...

Il se tut.

Il y eut un moment de silence.

Égoïstement, elle savourait son triomphe.

Il se leva, et partit en courant vers la direction

du bois.

Des sanglots montaient à sa gorge et il ne voulait pas étaler sa faiblesse devant elle.

Quand il revint, elle était assise à la même place.

Elle l'arrêta au passage :

– Ulric, dit-elle, je voudrais vous parler. La voix avait un accent de douceur câline qu'il ne lui connaissait pas.

Il se retourna, surpris :

– À quoi bon, nous n'avons plus rien à nous dire.

– Vous, vous n'avez peut-être plus rien à me dire, mais moi j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Il obéit et reprit place à ses côtés.

– Ulric, reprit-elle, dans votre égoïsme, vous avez dit des paroles tout à l'heure qui m'ont fait beaucoup de mal. Sans vous occuper de savoir si moi, je vous aime, vous avez juré de vous retirer de ma vie. Je comprends qu'aujourd'hui vous

vous êtes vengé de ce que vous appelez ma trahison...

– Moi, me venger de vous, jamais Jeanne, je ne voudrais que le moindre malheur ne vous effleure.

– Et c'est pour cela qu'à présent que vous m'avez compromise, vous me désertez. Quand un galant homme a compromis une jeune fille, délibérément ou non, vous savez ce qu'il lui reste à faire ?

– Qu'est-ce qu'il fait ?

Il n'osait en croire ses oreilles et c'est pour cela qu'il voulait faire prononcer par elle les mots qu'il désespérait d'entendre prononcer.

– Vous m'avez compromise, j'exige que vous répariez le mal que vous m'avez fait. Il n'y a qu'un moyen de le réparer. C'est de m'épouser... Allez-vous m'épouser de bon gré ? Préférez-vous qu'on vous y force à la pointe d'un revolver...

– Jeanne... Jeanne...

Dans son exaltation, il criait ce nom. Il le criait à tous les échos.

Il la souleva dans ses bras.

– Jeanne, ma Jeanne adorée... Tu consens à faire de moi l'homme le plus heureux du monde... ?

Elle pencha la tête sur son épaule et lui murmura à l'oreille :

– Si tu savais comme moi aussi je t'aime...

Les lèvres se scellèrent de nouveau dans un baiser où ils mirent toute leur âme.

Dans leur cœur la jeunesse chantait.

L'avenir apparaissait sous les couleurs les plus belles et le bonheur qu'ils ressentaient d'être ensemble et de continuer d'être ensemble pour toute la vie, était si grand qu'il leur faisait peur.

Il murmura :

– Mon cher et unique amour...

Cet ouvrage est le 531^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.